

Mères et filles depuis la révolution / Yvonne Knibiehler. —
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — Vol. 10
(2004), pp. 461-476.

Notes au bas des pages.

I. mères et filles. II. Amour maternel.

PER L1037 / FL164183P

MÈRES ET FILLES DEPUIS LA RÉVOLUTION

Yvonne KNIBIEHLER
Université Aix-Marseille I - France

Les Grecs ont représenté la relation mère-fille sous forme de deux mythes contrastés: d'un côté Déméter et Koré unies par un lien affectif indissoluble; de l'autre Electre et Clytemnestre que leur haine réciproque conduit à la mort.

Du début du 19^e siècle aux années 1970 on passe - toutes proportions gardées-, du premier modèle au second. Si l'on essaie de comprendre pourquoi, on découvre le vaste champ des forces sociales qui conditionnent les relations privées, et qui pèsent sur les sentiments les plus personnels. Au lendemain de la Révolution tout favorise l'identification entre mère et fille; la Troisième République a stimulé au contraire les facteurs de séparation; et de la seconde vague féministe de années 70, si violente, traduit des ruptures profondes, difficiles à surmonter.

I- L'identification

Jamais sans doute la relation mère-fille n'a été aussi proche qu'au 19^e siècle. Cela tient à la partition rigoureuse des responsabilités entre les sexes, selon la théorie "des deux sphères": aux hommes la sphère de la vie publique et du travail productif, aux femmes la sphère de la vie privée et de la reproduction. Cet idéal est un produit de l'anthropologie des lumières: les savants de cette époque avaient imposé comme un dogme la définition d'une "nature féminine" éternelle et universelle, qui prédestine la femme à la maternité et au service familial, dans la dépendance et sous la protection de l'homme. Pendant la Révolution et l'Empire les lois ont confirmé, entériné ce dogme, écartant les femmes de la citoyenneté, en raison de l'intérêt social: une femme ne saurait être citoyen, mais elle est "épouse et

mère de citoyen¹, ce qui d'ailleurs donne une valeur nouvelle à ses fonctions traditionnelles. À la même époque de puissants facteurs économiques ont commencé à jouer dans le même sens: avec l'essor de la révolution industrielle, les entreprises familiales ont peu à peu cédé la place aux entreprises capitalistes: le mari-père a cessé de travailler chez lui pour aller au bureau ou à l'usine; quittant son foyer il ne peut plus surveiller ses enfants. L'épouse-mère voit augmenter d'autant ses responsabilités éducatives: la vie privée s'enrichit, se densifie. La fonction maternelle se développe donc bien au-delà de la procréation et du maternage. Elle devient un ministère (Selon Louis de Bonald: le père est roi la mère est son ministre et les enfants sont ses sujets). La fille doit être soigneusement préparée à ce "ministère"²; sa mère est la mieux placée pour procéder à son éducation.

Aussi l'éducation maternelle est-elle portée au pinacle, des années 1820 aux années 1860. Moralistes et religieux ne sont pas avares des conseils. Mais surtout les dames cultivées s'attachent à composer des traités sur l'éducation des filles; ou bien elles publient des contes, des récits, des romans pour les enfants³. Les grands-mères participent de J. de Gaulle, à Comtesse de Ségur. Tous ces textes veulent aider la mère éducatrice à accomplir au mieux sa haute mission. Quelques lignes de force s'en dégagent: retenons en trois.

D'abord l'affinité entre mère et fille: "une sympathie profonde, un sentiment d'identité" dit Mme de Saussure. La mère voit sa fille comme un double, une autre elle-même, et se propose de la rendre meilleure, plus sage, plus parfaite. Le moyen de ce perfectionnement c'est une transparence absolue. La maman doit tout savoir pour tout gouverner. Le mensonge et la dissimulation sont dénoncés comme des fautes très graves. Le risque d'inquisition est compensé par une tendresse infinie. Les câlins et les caresses constituent entre mère et fille un mode de

(1) Pauline de Rémusat, *Essai sur l'éducation des filles*, 1824, attache beaucoup d'importance à cette expression.

(2) Louis de Bonald, *Du divorce...*

(3) Pour une bibliographie voir Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, *Histoire des mères*, Pluriel 1982, p. 178 à 181. Principaux auteurs: Mme Pauline Guizot, Mme Necker de Saussure, Mme Tastu, Mme de Gasparin, Comtesse de Bassanville, Mme Fallet, Mme Julie Gouraud, Mme Monnot. Aux livres, il faut joindre de nombreux périodiques féminins qui poursuivent le même objectif.

communication privilégié, bien au-delà des mots. Le sentiment c'est le propre des femmes: les joies du cœur illuminent la sphère privée. Grâce à la confiance et à l'affection qu'elle inspire, maman acquiert une influence prépondérante: elle surveille les jeux, sélectionne les compagnes, stimule ou modère le goût pour les études, et l'apprentissage du piano.

Maman doit cultiver la piété de sa fille, une piété elle aussi toute sentimentale. La religion des femmes est pétrie d'émotion, d'effusion. La Sainte Vierge y joue désormais un rôle essentiel. Elle est par excellence modèle de pureté pour une jeune fille qu'il faut garder "pure" jusqu'au mariage. Mais la reine du Ciel est aussi *Mère* par excellence. Une orpheline trouve recours auprès d'elle. L'usage est d'envoyer les filles au couvent en internat pendant un ou deux ans pour les préparer à leur première communion; séparées de leur maman, elles se confient à la Sainte Vierge et ce déplacement est un premier pas vers l'autonomie affective. Il arrive aussi qu'une jeune fille se lie au couvent avec une amie de cœur, ou bien avec une enseignante; ou encore qu'elle prenne conscience d'une vocation religieuse. En tous cas le couvent amortissait les crises de l'âge ingrat, il atténuait l'emprise maternelle.

Ce que l'éducation maternelle laisse quasiment en panne c'est le savoir sur le corps et le sexe. Tout au long du siècle, les prêtres et les médecins protestent contre le silence: il faut avertir une fille qu'elle aura des règles et qu'elle portera des enfants. Les médecins redoutent, à juste titre, l'émotion provoquée par les premières pertes de sang, et ensuite le choc de la nuit de noces. Les prêtres estiment que la préservation de la virginité perd toute valeur morale si elle est obtenue par obscurantisme. Ils conseillent de se servir de *L'Ave Maria*: "le fruit de vos entrailles". Le fait que ces admonestations soient constamment répétées suggère qu'elles n'étaient pas entendues. Pourquoi? C'est sans doute une conséquence indirecte de l'urbanisation. À la campagne cette sorte d'information circulait de manière empirique. Les filles du village accompagnaient au lavoir les femmes adultes; elles voyaient les linges tachés de sang; celle qui n'avait pas de linge souillé était enceinte. Les règles prenaient ainsi valeur de symbole: signe de la puberté elles marquaient le passage de l'enfance à l'adolescence; elles consacraient l'identité féminine. Les filles voyaient aussi les bêtes s'accoupler et les femelles mettre bas. Aux temps de forte natalité, une fille ne pouvait ignorer les couches de sa mère; elle voyait des petits enfants sans culotte et observait leur sexe. Celle qui ne

comprenait pas bien questionnait une aînée plutôt que sa mère. Cette instruction tout empirique s'étiolo dans les villes du 19^e siècle, et rien ne la remplace. À la fillette épouvantée de voir couler son sang, la mère dit: "Ce n'est rien. C'est nécessaire pour se bien porter". Toute la signification symbolique est perdue.

Une timide transmission culturelle s'opère pourtant par la réalisation du trousseau. Au 19^e siècle, grâce au progrès des industries textiles, le linge devient abondant, c'est un élément de confort et un signe de richesse très apprécié. La jeune fille qui a ses règles commence à marquer son trousseau; la mode a d'abord imposé de le marquer en rouge, symbole transparent. Mais bientôt le blanc a prévalu, ton sur ton; et l'ouvrage s'est compliqué, les initiales ont été entourées, voire surchargées de broderies. Chose curieuse: après la noce, le trousseau, rangé avec amour était peu utilisé; la jeune femme héritait souvent de linge venu des grands mères ou des tantes non mariés. Son propre trousseau conservait donc le souvenir de ses années virginales, peut-être comme symbole d'autonomie, plutôt comme expression d'un narcissisme naïf et têtu. Mais comment le trousseau pouvait-il servir à l'information sexuelle? Le linge de corps, le linge de maison accompagne et sert les fonctions de la femme: au lit, à la toilette, à table. Il incite à une longue méditation sur le corps, ses parties, ses fonctions. Les draps peuvent évoquer les émois de la nuit de noces ou la naissance des enfants. Tout dépend de ce que la mère savait alors dire ou suggérer. Il faut aussi rappeler que les travaux d'aiguille occupaient une place importante dans l'emploi du temps de toute femme, dans l'éducation de toute fille: ils imposaient un apprentissage patient, une longue immobilité sous le regard maternel. Ils inculquaient les vertus de la "femme d'intérieur". C'est tout cela qui faisait la valeur du trousseau, richesse inalinéable de la mariée. On assiste pourtant au dépérissement de toutes ces significations au cours du 19^e siècle: de plus en plus on fait confectionner le trousseau hors de la maison: la jeune fille n'en brode elle-même qu'une pièce ou deux.

Le silence assez général des mères en matière d'éducation sexuelle s'explique par bien des raisons. Sans doute redoutaient-elles d'inspirer du dégoût pour l'acte sexuel en l'évoquant en parole, dissocié des sensations et des sentiments qui en font accepter les aspects biologiques. L'amour physique semble ne plus aller de soi, on préfère évoquer avec lyrisme l'amour-sentiment, l'amour romantique. D'ailleurs les maris se réservaient

le droit d'initier l'épouse innocente; ils redoutaient les complicités et les confidences féminines qui risqueraient de saper leur prestige. Plusieurs textes de Balzac (entre autres) font état de cette crainte. Une épouse ignorante est plus facile à gouverner; il vaut mieux qu'elle ne soit pas trop exigeante, surtout si l'on veut réduire les naissances, objectif déjà fréquent au 19^e siècle. Bref la procréation ne va plus de soi, elle non plus, ce n'est plus un destin. On est à un tournant de civilisation. L'éducation des filles est pivot de ce changement: leur innocence est une ignorance, leur pudeur devient une sorte d'*habitus*, en deça de la conscience: telle est l'oie blanche. Les mères sont complices de cet obscurantisme.

Elles cherchent pourtant à éveiller "l'instinct maternel" de leurs filles. Par exemple en leur faisant élever un petit chien, un petit chat; en leur permettant de devenir marraine (mère spirituelle) d'un enfant, et de participer à son éducation morale. Mais l'instrument de choix c'est la poupée: ce jouet connaît une expansion rapide en même temps qu'une mutation radicale. Au début du siècle la poupée gardait l'apparence d'une jeune femme élégante comme pour donner à la petite l'envie de grandir et d'être belle. Vers 1850, les fabricants présentent des poupées-bébés qui connaissent un succès immédiat. La fillette qui joue à la maman "s'identifie" à sa mère.

Ces éléments de la relation mère-fille caractérisent surtout les couches moyennes de la population. Dans les couches supérieures, la mère confie souvent sa fille d'abord à des domestiques, puis à une gouvernante, à une institutrice, ou à un couvent huppé. Il est admis dans ces milieux que l'éducation de jeunes doit être confiée à des spécialistes qui s'y consacrent entièrement; les parents n'ont pas assez de temps ni de disponibilité; ils risqueraient d'ailleurs d'être trop faibles, trop tendres. La mère retrouve un rôle actif quand sa fille doit "entrer dans le monde": elle l'introduit parmi ses relations, lui enseigne les codes de leur milieu, lui sert de modèle, de caution, de conseillère. À moins qu'elle ne soit jalouse de cette beauté juvénile.

Dans les milieux modestes, ouvriers ou paysans, le travail était souvent une condition de survie: la relation mère-fille prenait la forme d'un apprentissage des travaux domestiques. Tous les observateurs l'ont noté: la fille du peuple n'a qu'une enfance courte, elle joue peu, elle est requise très tôt pour aider sa mère. Si elle est l'aînée, elle sert de seconde mère à ses frères et sœurs. En milieu ouvrier, la révolution industrielle a produit deux effets successifs. Quand, pour des raisons économiques, la mère ou la fille étaient

obligées d'aller travailler en usine, 12 heures par jour, la transmission des savoirs féminins était interrompue: cuisine, couture, entretien du linge et du logis, soins aux enfants et aux malades, gestion quotidienne et achats extérieurs, tout se perdait, la fille n'y connaissait plus rien. Les industriels inquiets de cette dégradation ont cherché à la pallier. Ils ont bâti des cités ouvrières où les mères pouvaient rester au foyer et se ravitailler sur place. On a alors assisté à un autre phénomène: dans ces milieux repliés sur eux-mêmes le couple mère-fille supplantait le couple mari-femme. La fille se mariait, déjà enceinte le plus souvent; logée à proximité elle restait en symbiose avec sa mère; et parfois une grand-mère les rejoignait; c'était commode pour la garde des petits et pour certaines tâches ménagères. Ainsi des dynasties féminines ont pu se constituer, pendant que les hommes vivaient entre eux au travail et au cabaret.

Il faut mentionner enfin ce puissant facteur de changement que constitue le désir d'ascension sociale. Balzac dans *Pot bouille* met en scène une madame Jousserand qui dresse ses filles pour la chasse au mari. À la fin du siècle les mères jugeront plus prudent de pousser leurs filles vers les études pour qu'elle puissent gagner leur vie, donc progresser vers l'indépendance.

Telles sont les formes principales de l'identification entre mère et fille. Ce n'est qu'une face de la réalité; l'autre face c'est la distance, l'hostilité mutuelle.

II- La séparation

Un facteur majeur de séparation c'est le mépris que les femmes du 19^e siècle éprouvent presque toutes pour leur propre sexe. Le code les prive de tout droit politique; et si elles se marient, elles perdent aussi leurs droits civils, elles doivent obéissance à leur mari, ne peuvent rien faire sans son autorisation, n'ont que très peu de moyen de défense contre lui lorsqu'il abuse de son pouvoir. Cette dépendance flagrante impose aux femmes un sentiment pénible d'infériorité. Il s'ensuit que très souvent celle qui met au monde une fille est déçue, et sa déception peut la conduire à négliger l'enfant. Rappelons-nous Emma Bovary, exemple fictif, mais emblématique. "Il serait brun et fort et s'appellerait Georges. Cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir

de toutes ses impuissances passées. Un homme au moins est libre... Elle accoucha un dimanche vers six heures, au soleil levant. C'est une fille dit Charles. Elle tourna la tête et s'évanouit".

Bien des filles ont été alors mal accueillies et mal aimées par leurs mères, pour cette simple raison. La déchirure s'aggrave quand la fille accède à une culture différente de celle de sa mère et apprend à repenser le rôle des femmes dans la société. C'est déjà vrai au début des années 1830, pour certaines saint-simoniennes. Suzanne Voilquin, ouvrière lingère s'est convertie au Saint-Simonisme. Cette communauté était féministe à sa manière: on y dénonçait l'exploitation des femmes, où on les encourageait à développer leur nature propre, à prendre la parole pour dire leurs intuitions et leurs sentiments. Suzanne écrivant plus tard ses souvenirs, évoque sa mère avec mépris: une bigote ignorante et misérable.

Les importantes mutations culturelles de la fin du 19^e siècle multiplient les ruptures de ce type. Au sein même des milieux catholiques des conflits naissent entre des mères conservatrices et des filles converties au christianisme social. Ainsi dans la famille Bassot: la fille Marie-Jeanne décida un jour (elle avait 30 ans) d'aller vivre dans une "résidence sociale" pour se dévouer aux plus pauvres. Sa mère, horrifiée, la fit enlever et enfermer dans une clinique psychiatrique en Suisse. Marie-Jeanne put s'échapper; de retour à Paris elle intenta contre ses parents un procès qui fit beaucoup de bruit dans la presse parisienne; elle retira sa plainte quand sa mère eût cédé. Elle est la première fondatrice de ce que nous appelons à présent les centres sociaux.

La III^e République a donné une forte impulsion à l'institution scolaire. Elle a créé un enseignement secondaire pour les jeunes filles, elle leur a ouvert les universités. La plupart des mères étaient d'accord pour que leurs filles s'instruisent, mais ces nouvelles perspectives leur faisaient peur. Laisser sa fille s'engager sur une voie inconnue, c'est renoncer à l'accompagner, à la diriger, c'est finalement se renier soi-même. On sait que la mère de Louise Weiss se méfiait des études et plus encore des diplômes. Louise, bachelière, dut aller passer une année dans une école ménagère allemande avant de pouvoir s'inscrire à l'Université. Agrégée, elle s'empressa de quitter ses parents avec lesquels elle ne pouvait plus s'entendre et rompit bientôt toutes relations avec sa mère.

Cet accès des filles aux études supérieures - et à des activités professionnelles jusque là réservées aux hommes - marque une coupure radicale dans l'histoire des femmes. Même si elle n'est pas toujours vécue sur le mode tragique, elle sépare une génération de la précédente. Ce phénomène historique a provoqué une inquiétude assez générale. Freud et les psychanalystes s'en sont mêlés. Le parcours qui mène à la féminité n'est pas facile disent-ils. Il faut que la fille change d'objet d'amour, qu'elle passe de l'amour pour la mère à l'amour pour le père, et que l'envie du pénis se mue en désir d'enfant; mais certaines refusent la castration, elles se prennent pour des garçons, il leur manque la poussée de passivité et de masochisme qui leur ouvrirait le devenir femme, c'est-à-dire le devenir mère. Ce cheminement selon les psychologues n'est jamais assuré; la fameuse instabilité féminine tiendrait à ce balancement perpétuel des femmes entre le masculin et le féminin. La fille pourra guérir quand "là où était la femme adviendra la mère". En 1943-45 encore, Héléne Deutsch dans *Sa Psychologie des femmes* déplore que les intellectuelles, mères "masculines" ne sachent pas s'y prendre avec un bébé: elles lisent des livres, mais dépourvues d'intuition, elles ne savent pas interpréter les réactions d'un enfant ni répondre à ses besoins; l'intellect est chez elles un mécanisme de défense qui leur permet de fuir devant la pauvreté lieu où les enfants venaient au monde. Autrefois, dans les ménages, chaque accouchement constituait un moment fort où les femmes se rassemblaient autour de l'accouchée et de la sage-femme comme pour retremper leur identité de sexe. La joie, la chaleur humaine, l'explosion de tendresse, reconfortaient l'accouchée et intégrait son petit au milieu familial. Alors qu'en clinique, la parturiente est coupée des siens, elle se met à la merci de savoirs et de techniques qu'elle ignore. Les médecins grandissent en prestige et en savoir, mais les mères, les amies, les grand-mères apprennent à se taire. Tout un ensemble très riche de relations et de symboles s'est désorganisé. Faut-il s'étonner si au cours des années 60 on parle de plus en plus de la dépression post-partum et de ses ravages.

III- La révolution féministe

À ces tensions, l'ère du baby-boom superpose des problèmes nouveaux: ceux de la contraception, de l'avortement, de la libre sexualité.

La réduction des naissances était ancienne en France. Mais l'épouse étant réduite à l'obéissance selon la loi, l'initiative et le choix des moyens revenaient au "chef de famille". Cependant, dès 1956 se constitue le *Mouvement français pour le Planning familial*, qui se donne pour but de promouvoir, en toute illégalité, les préservatifs féminins: d'abord les diaphragmes et les spermicides, puis la pilule. Officiellement ces contraceptifs féminins devaient permettre aux femmes de choisir le meilleur moment pour enfanter. En pratique, ils permettaient de "faire l'amour sans risque". Ils renvoyaient donc aux oubliettes la surveillance, l'inquisition, les contraintes imposées aux filles pour éviter la grossesse avant le mariage; ils narguaient l'éducation traditionnelle. Une génération de filles féministes s'est levée dans le vent de mai 68. Elles réclamaient une liberté totale: liberté sexuelle, liberté de sortir, de vivre à leur manière, où et avec qui elles voulaient. Elles ont renié avec passion la moralee, les règles de vie que leurs mères leur avaient imposées. Militantes agressives, virulentes, scandaleuses, elles se nommaient sorcières, pétroleuses, chimères. "Nous sommes toutes des Lilith". Figures démoniaques, Lilith et les sorcières bafouent brutalement les fées du logis, les anges du foyer, mythes fondateurs de la culture féminine bourgeoise, exaltés encore durant le baby-boom. Est-ce le refoulé qui explose?

Au début du mouvement, le sentiment de "sororité" aidait à franchir le fossé des générations. "Maman libère-toi, tu es d'abord une femme". "Tu n'es pas née mère, tu l'es devenue"⁴. La mère est invitée à séparer sa personnalité de femme de sa fonction maternelle, à retrouver son identité personnelle au sein de l'identité collective. Quelques mères, d'abord choquées, puis perplexes, se sont laissé peu à peu séduire, entraîner, elles ont suivi leurs filles dans les manif. Marie Cardinal analyse fort bien le mélange subtil de gêne et de délivrance qui étaient Simone (héroïne de *Une vie pour deux*⁵), au moment de lever le poing, presque malgré elle, portée par une foule ardente et complice.

Mais bientôt, dans les "groupes de conscience" où les femmes se retrouvent pour penser leur condition, fussent des cris de rage et de haine, des anathèmes contre la mère, complice de toutes les oppressions.

(4) *Le livre de l'oppression des femmes*, Blefond, 1972.

(5) Grasset, 1978.

La fille:

"mère-ma-mort
voici ma vie
l'ombre sur ses paupières bleues
et ce n'est pas cela que tu m'avais donné
toi mon bourreau
tapis au fond de moi
guettant au fond de moi l'instant où s'éveiller
non
la vie n'était pas entre nous
mère-ma-mort..."⁶.

La mère:

"Du premier jour où tu es née en moi
je n'ai cessé de t'enseigner
la mort
la résignation
le silence
la douce mort blanche de nos pays
et j'ai rogné tes ailes avec tendresse
et je t'ai dévorée des yeux"⁷.

Insupportable est, aux yeux des féministes, la violence faite aux filles pendant l'éducation, violence psychologique bien plus que physique. "J'ai été nourrie dès le berceau de l'idée que les femmes souffrent et c'est comme ça la vie, il n'y a rien à faire [...] Un être humain élevé dans l'idée que la vie sera une tartine de merde, une suite de misères fatales et, inévitables... il a d'avance le dos courbé"⁸.

Tant de souffrance révèle l'immense pouvoir de la mère sur l'enfant. C'est le seul pouvoir qu'on laisse à la femme: elle prend possession de son gosse; elle et l'enfant sont ligotés par leur dépendance réciproque.

Cependant le rôle de la mère est ensuite analysé à la lumière du concept d'aliénation: si elle aliène c'est parce qu'elle est elle-même aliénée. Dans le *Livre de l'oppression des femmes* (1972), un chapitre est intitulé: "Les

(6) Anonyme, *Les femmes s'entêtent*, Gallimard, 1975, p. 397.

(7) Anonyme, *Le torchon brûle*, n° 5, p. 7.

(8) Yolande Béthune-Trolle, "La fée et la sorcière", in *Les cahiers du GRIF*, sept. 1977, n° 17-18, p. 42 à 45.

mères comme courroie de transmission de l'oppression". Et dans un *Cahier du GRIF*⁹, on lit: "La mère est une invention du père [...] la mère (comme mater) est mise en place par le patriarcat pour assurer sa pérennité: c'est une *mpère*. Dans la mère, la femme est baillonnée, réduite au silence, rendue inoffensive. On lui ferme la bouche avec un pénis ou un enfant. Puis on la fait parler en ventriloque un langage qui n'est pas le sien..."

"... femme que dressent-ils entre nous pour que nous ne nous reconnaissons pas?

Ils dressent le mot mère

Comme un phallus

Comme un mur

Comme un champ de barbelés

Entre nous qui pourrions nous aimer

Car nous le pourrions s'ils ne t'avaient pas brisée"¹⁰.

Faut-il évoquer Electre? Les filles féministes sont, comme Electre, des passionnées qui refusent tout compromis. Comme Electre elles s'identifient à des valeurs supérieures: la liberté et la dignité du deuxième sexe. Elles résistent aux puissances qui ont brimé leurs mères, elles résistent aussi à leurs mères elles-mêmes, qui baissaient la tête et se laissaient humilier. Mais chez Sophocle, Electre fait mourir sa mère, puis elle meurt elle-même, adolescente rigide éprise d'absolu. Alors que les filles féministes ne meurent pas, elles n'ont pas besoin de tuer la mère; il leur suffit de devenir mères à leur tour. Alors elles reconstruisent le lien mère-fille, pour de nouvelles transmissions.

Pour les guider dans cette reconstruction, deux ouvrages, deux best-sellers, parus la même année, ont joué un rôle essentiel. Celui d'Elena Belotti *Du côté des petites filles* (1974) et celui d'Annie Leclerc, *Parole de femme* (1974). Le premier analyse minutieusement la discrimination qui dès la naissance, et même avant, pèse sur l'enfant fille, moins bien accueillie, maintenue en position d'infériorité, de subordination, conformément à un stéréotype de la féminité qui la veut docile, dévouée, dépourvue d'imagination et d'ambition, en un mot "castrée". Les mères sont complices. Elena Belotti dessine toute une galerie de portraits accablants: mères rigides, tatil-

(9) *Ibid.*, p. 34-35, Françoise Collin, "Des enfants de femmes ou assez momifié".

(10) *Le Livre de l'oppression des femmes*, op. cit., p. 84.

lonnes, maniaques, répressives. Les institutrices ne valent pas mieux. Et les filles hélas s'identifient à ces modèles.

L'autre livre, celui d'Annie Leclerc, à l'opposé, exalte le bonheur d'être femme, d'être mère dans son corps: "les jouissances de mon ventre de femme, de mon vagin de femme, de mes seins de femme; des jouissances fastueuses dont vous n'avez nulle idée", écrit-elle à l'adresse des hommes.

Quand les filles féministes sont devenues mères à leur tour, elles ont voulu donner à leurs propres filles la liberté, et surtout l'égalité avec l'autre sexe. Elles ont traqué *le sexisme*, cette condamnation à l'infériorité.

Une mère féministe donne les mêmes jouets à sa fille et à son fils. Si la fille aime les poupées, ce serait la brimer que de les lui refuser. Mais alors maman s'évertue à détourner l'usage et la signification du jouet. "Ce n'est pas parce qu'on joue à la poupée qu'on est obligée plus tard d'élever des enfants", précise-t-elle. Que la poupée soit sexuée ou non (elle l'est souvent désormais), la mère attire l'attention de l'enfant sur cette partie du corps, et précise les différences sur les sexes. Certaines mères disent avoir mis la poupée entre leurs jambes pour mimer l'accouchement, avoir expliqué comment la tête du bébé franchit la fente étroite. Les vêtements servent aussi à lutter contre le sexisme. Aucune mère féministe n'a jamais osé mettre des robes à son fils, mais toutes ont mis des pantalons à leur fille. Quelques-unes ont "bagarré" pour faire accepter les filles en pantalon dans les établissements scolaires. La jouvencelle n'en était pas forcément ravie: "Je voulais des jupes, j'avais des jeans et des clarks. Je voulais des cheveux longs, elle me les coupait". Et pendant ce temps, les mères non féministes se désolaient de ne plus pouvoir mettre des robes à leurs filles qui réclamaient des jeans.

IV- L'éducation sexuelle

Au centre de gravité du projet éducatif féministe il faut placer l'éducation sexuelle. Les féministes n'ont pas inventé cette idée, qui préoccupait les parents et les pouvoirs publics depuis bien avant le baby-boom¹¹. Mais

(11) L'École des parents s'en était préoccupée. Elle avait donné une large audience aux ouvrages du docteur André Berge: *L'éducation familiale*, Éd. Montaigne, 1^{re} édition 1936; *L'éducation*

leur effort pour briser enfin l'obscurantisme, au moins en milieu féminin, a été décisif. C'était d'autant plus urgent que la libération des mœurs parmi les adultes ne permettait plus aucun secret. Au cinéma, l'union des corps n'effarouchait plus guère les producteurs. Quant aux affiches et aux magazines... D'ailleurs les militantes, pour la plupart, expriment une vive rancune à propos de la censure et de la répression qu'elles ont elle-mêmes subies pendant leur adolescence, à la différence des garçons. Emanciper le deuxième sexe, si longtemps humilié, dominé, exploité, tel est l'objectif primordial. Comment?

La poupée, on l'a vu, pouvait servir à une première initiation. Bientôt après venait l'instruction concernant les règles. Maman fait savoir qu'elle même perd du sang tous les mois, elle présente la toilette intime comme allant de soi. Elle montre les protections qu'elle utilise, et les fait essayer, par jeu, à la fillette. Les nouveaux tampons, vantés par la publicité, effacent d'ailleurs les incommodités anciennes. Aucun risque de tache ni d'odeur, on peut tout oublier. Mais placer cet objet dans le vagin d'une pucelle n'est-ce pas la déflorer. Peu importe: la plupart des mères féministes ne se sont pas arrêtées par cette considération. Fi de l'hymen et de toute sa symbolique! Non seulement on dédramatise, mais on valorise l'anatomie et la physiologie féminines: la vulve est un joli "coquillage" (l'argot dit "la moule"); à l'intérieur, bien protégés, se cachent des organes aussi importants que le zizi du garçon. Pas de "manque", donc pas d'"envie du pénis". La réaction contre Freud s'intensifie et se généralise¹². Le sang qui s'écoule n'est pas une souillure, il n'est pas sale, il ne doit inspirer aucun dégoût. Et ce n'est pas une "perte", c'est une promesse de fécondité. Or c'est un insigne privilège que de pouvoir enfanter, même si plus tard on a le droit de s'en abstenir. Quelques mères ont tenté d'inventer

sexuelle chez l'enfant, PUF 1965; *L'éducation sexuelle et affective*, Éd. du Scarabée; *Le métier de parent*, Éd. Montaigne. La question revient à l'ordre du jour à l'occasion de la circulaire Fontanet (23 juillet 1973) qui organise une information sur la reproduction dans les établissements.

- (12) Plusieurs essais de Karen Horney ont été publiés en édition de poche en 1967; ils ont aussitôt connu un immense succès aux États-Unis. En France Janine Chassegnat Smirgel a repris les thèses de Karen Horney (mais ne la cite pas) dans *La sexualité féminine. Recherches psychologiques nouvelles*, ouvrage collectif, Petite bibliothèque Payot 1964. Ces idées étaient diffusées dans les groupes femmes: nul besoin de lire des ouvrages savants pour les connaître.

un rite, de célébrer les premières règles de leur fille par une petite fête familiale, un joli dîner avec un beau gâteau. "Tu es une grande, tu es une femme!". L'usage ne s'est pas installé. Mais du moins la honte et la malédiction étaient écartées: les féministes ont su ressusciter le bonheur d'être femme; leurs filles ont appris à aimer leur sexe, à en être fières. Le masochisme a-t-il alors disparu?

Un point noir subsistait: la dissymétrie des sexes se traduit notamment par le fait que les hommes peuvent violer les femmes et les filles, alors que la réciproque n'est pas vraie. Les féministes réproouvent le viol avec horreur: pour celles qui refusent de *subir*, le viol est le scandale suprême. Les mères ont une conscience aiguë du danger, dès lors qu'on laisse aux filles toute liberté de mouvement qu'on renonce à contrôler leurs sorties et leurs relations. L'adoption du pantalon prend tout son sens, au cœur de cette inquiétude.

À l'inverse, comment faire savoir que les relations sexuelles procurent un plaisir très vif, accompagné, dans les meilleurs cas d'un bonheur affectif intense? La révélation du plaisir physique pouvait être spontanée du fait de la masturbation, qu'aucune mère féministe n'a jamais réprimée (du moins le disent-elles). Il fallait réhabiliter le clitoris, abattre là aussi le discours de Freud: les filles et les femmes doivent pouvoir explorer toutes les possibilités de leur corps. C'est mieux que de coucher sans désir avec un garçon pour avoir l'air "libérée". Certaines militantes s'irritent de voir la levée des tabous profiter aux hommes et trop souvent à eux seuls. "Il faut coucher et en plus il faut jouir à tout prix. C'est l'obsession. Avant, nous n'avions pas le droit de jouir, maintenant nous avons le devoir de jouir...".

On fit aussi à cette époque un usage nouveau de la nudité. "On se promenait à poil dans la maison, parents et enfants. On se douchait ensemble". De même dans les colonies de vacances, ainsi font les moniteurs, les monitrices et les enfants. Si des questions fusent, les adultes en profitent pour se lancer dans de grandes explications - qui ne passaient pas... Les questions ne fusaient pas toujours. Nombreuses sont les mères qui, le jour où elles se sont décidées à informer pleinement leurs grandes filles, ont été prises de court. "Non, non maman, c'est pas la peine, je sais tout!. D'autres, qui ont été écoutées, ont vu leur fille

stupéfaite, bouleversée, fondre en larmes et trembler comme une feuille. On découvrait que ce type d'information fait effraction dans l'intimité d'une adolescente; que gérer soi-même sa sexualité c'est peut-être le seuil essentiel du passage à l'âge adulte. La mère veut libérer le deuxième sexe, la fille veut se libérer de sa mère...

Pour achever l'éducation sexuelle d'une jeune fille farouche, on pouvait lui donner des livres à lire. Les éditeurs se sont empressés de publier des manuels. Les premiers étaient à l'usage des mères. Mais dès la fin des années 60, ils en proposaient aux jeunes filles. Une autre solution, alors souvent adoptée, fut de la conduire dès sa puberté chez une gynécologue: à charge pour celle-ci de braquer progressivement toute la lumière nécessaire sur le risque de viol, de maladie vénérienne, et sur la contraception. Les révélations de cette sorte sont sans doute moins troublantes si elles sont faites par une étrangère, dissociées des liens affectifs entre mère et fille. Les conseillères du planning familial ont, elle aussi joué, ce rôle d'informatrices: dans les centres de planification, ouverts tout le mercredi, elles recevaient de plus en plus de jeunes. Après la circulaire Fontanet (1973), elles sont allées aussi dans les établissements scolaires et dans les centres sociaux.

Quelques mères ont été bien déçues: elles espéraient vivre à travers leur fille une liberté sexuelle qui leur avait été refusée au temps de leur jeunesse: plusieurs se sont étonnées que, munie de pilules, la jouvencelle, au lieu de multiplier les expériences sexuelles, s'attache au premier garçon qu'elle a rencontré, et l'épouse à vingt ans.

Ce séisme qui secoue les relations mère-fille a marqué la littérature. La fin de la mère, son vieillissement, sa dégradation, son décès, ébranlent violemment la fille jadis révoltée. Le deuil ne peut se faire sans une réparation symbolique, qui prend la forme d'un récit d'agonie, d'un "roman" autobiographique, d'une poème. Comme s'il fallait à tout prix surmonter, dépasser, effacer des conflits anciens.

Simone de Beauvoir, pionnière encore une fois, avait ouvert la voie en publiant *Une mort très douce* (1963), chronique de l'agonie de sa mère.

Parmi les best-sellers des années 70, on ne peut oublier *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal (1976). L'amour-haine qui s'exprime dans cette plainte déchirante va bien au-delà du discours banal sur l'aliénation: c'est un vertige de douleur et d'angoisse. Au terme d'une cure psychanalytique

l'auteur trouve enfin des mots pour dire l'échec dévastateur de l'amour entre sa mère et elle: la fille poussée jusqu'au seuil de la folie, la mère vers la solitude et la dépression. Ce thème de l'amour-échec, de l'amour-haine est repris par d'autres auteurs, avec moins d'angoisse, mais autant d'amertume: Ménie Grégoire (*Telle que je suis*, 1976); Anne-Marie de Vilaine (*La mère intérieure*, 1982); Brigitte Lozerec'h (*L'intérimaire*, 1982); Pierette Sartin (*Souvenirs d'une jeune fille mal rangé*, 1982); Annie Ernaux (*Une femme*, 1987). À quoi il faut joindre, un peu à part, le poème en prose de Luce Irigaray (*Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, 1979). La liste n'est pas exhaustive.

"Je ne suis pas encore guérie de la maternité, ni de la mienne, ni de celle de ma mère", dit l'une. Ces femmes écrivent parce qu'elles ont souffert. Plusieurs (Ménie Grégoire, Anne-Marie de Vilaine) ont traversé des années de psychanalyse. Elles ont aussi fait souffrir. Boulversées par la déchéance, l'agonie, la mort de leur mère, elles revivent le passé comme une suite désolante de conflits, de griefs, d'incompréhension. Mais elles n'accusent plus, elles ne condamnent plus, et leur chagrin se teinte de remords.

Tous ces livres s'achèvent par un sursaut d'amour et de tendresse. Marie Cardinal: "Que c'était bon de l'aimer enfin dans la lumière, dans le printemps, ouvertement après la bataille terrible que nous nous étions livrée! [...] Quels coups elle m'avait assénés, quel venin j'avais distillé! Quelle sauvagerie, quel massacre!". Brigitte Lozerec'h se remémore de précieux moments d'intimité: "Le temps du sommeil des petites sœurs, j'avais connu un bonheur ineffable [...] Oui elle m'aimait, oui nous nous entendions à ravir toutes deux, non elle ne pouvait pas regretter de m'avoir donné le jour". Ménie Grégoire trouve un mot qui surmonte l'échec: "Oui, je suis *réconciliée* [...] Mon seul regret c'est de n'avoir pas pu la prendre dans mes bras pour la rassurer, lui expliquer, la convaincre qu'elle était une chère petite fille, et mère, et sœur, tout à la fois". Anne-Marie de Vilaine s'interroge, éperdue: "De qui suis-je en deuil? D'une femme que je n'ai pas su aimer, que j'ai toujours repoussée, écartée de ma vie, de mes joies, de mes peines? Ou bien suis-je en deuil d'une partie de moi-même que j'accepte enfin, trop tard [...]".